

En quête de genre ?

Dans *La transformation de l'intimité*, Anthony Giddens écrit que désormais « le soi représente pour chacun d'entre nous un authentique projet réflexif, au sens d'une interrogation plus ou moins ininterrompue de son passé, de son présent et de son futur propres » (Giddens 2004, p. 45-46). La réflexivité contraint l'individu à élaborer le sens de ses pratiques au moment même où elles se déploient, dans un contexte d'individualisation et de déplacement des frontières entre vie privée et vie publique. Les théorisations sociologiques révèlent avec force ces mutations et mettent l'accent tant sur « le nécessaire renouvellement des instruments d'appréhension du réel contemporain » que sur le défi auquel sont confrontées les approches compréhensives lorsque devient « essentielle l'approche des pratiques concrètes des individus et des sens que ces derniers accordent eux-mêmes à leurs actions » (Ion 2005, p. 34). Certes, les sciences sociales n'ont pas attendu la seconde modernité pour sonder les significations conscientes et inconscientes des pratiques sociales, ni d'ailleurs pour questionner les pratiques de recherche. Mais le contexte récent a conféré une nouvelle actualité à ces interrogations générales : il suffit de recenser les publications et les programmes de séminaires de recherche traitant du sujet pour s'en convaincre. C'est dans cette configuration d'ensemble que s'inscrit cet ouvrage¹ ciblant la critique du rapport noué lors de l'enquête sociologique

1 Nous remercions vivement C. Boivin pour sa relecture du manuscrit et M. Vogel pour ses suggestions de corrections.

et ethnologique entre chercheur(e)s, enquêteur(trice)s, enquêté(e)s – informateur(trice)s privilégié(e)s ou enquêté(e)s rencontré(e)s en une unique occasion².

Le projet repose sur la rencontre d'une sociologue et d'une ethnologue et leur volonté d'entamer, grâce à un travail en duo, un dialogue interdisciplinaire soucieux de rompre avec le « grand partage » (Lenclud 1992), encore prégnant dans nos milieux académiques, malgré les velléités de s'en affranchir³. S'appuyer sur l'hypothèse d'un enrichissement mutuel des apports de la sociologie et de l'ethnologie n'implique pas une perception lissée des savoirs cumulés par les deux disciplines. Historiquement, les ethnologues ont fait preuve d'une plus forte sensibilité que les sociologues à la démarche réflexive, en l'érigant en principe d'interrogation articulant méthode et connaissance de l'objet⁴. Au début du XXI^e siècle, « la plupart des écrits anthropologiques s'interrogent sur les "pourquoi" et "d'où" de leurs propres productions » (Ghasarian 2002, p. 239). C'est encore plus net concernant le domaine central de notre réflexion : la dimension sexuée du rapport d'enquête.

1. L'enquête, le sexe et le genre

Nos enquêtes ont-elles un sexe ? Ont-elles un genre ? Le contexte contemporain invite à approcher les pratiques ethnologiques et sociologiques sous un angle relativement inédit : celui des implications, sur la recherche, du sexe de l'enquêteur(trice) et du sexe de l'enquêté(e) et, sans doute aussi, de l'orientation sexuelle des protagonistes. Cette perspective est encore trop peu adoptée dans le champ scientifique français mais s'affirme nettement dans les dernières années, comme l'attestent diverses réflexions questionnant aussi le sexe des objets de recherche (Falquet *et al.* 2010 ; Fillieule, Roux 2009). De quoi s'agit-il ? Avant tout de prendre au sérieux la catégorie « sexe »⁵ pour mesurer les effets des appartenances sexuées sur les situations d'enquête et la construction des objets scientifiques, sans naturaliser le sexe en le renvoyant à une simple appartenance biologique, sans négliger par ailleurs les autres catégories analytiques (âge, génération, classe, race, etc.) influençant la définition sociale des échanges relationnels de terrain. Avant tout aussi de prendre au sérieux les propositions de Joan W. Scott à propos de la catégorie « genre » :

- 2 Ces distinctions renvoient aussi à une dimension cruciale, celle de la temporalité de l'enquête.
- 3 En témoigne l'existence des sections 19 (Sociologie, démographie) et 20 (Ethnologie, préhistoire, anthropologie biologique) du Conseil national des universités (CNU). D'autres marqueurs institutionnels illustrent cette démarcation (sections du CNRS, associations professionnelles, etc.).
- 4 La remarque vaut cependant moins pour les sociologues qui pratiquent l'ethnographie.
- 5 Rappelons que la catégorie de sexe – comme celle de genre – a une histoire. Sur ce point, voir T. Laqueur (1992), N.-C. Mathieu (2000) ou encore J. W. Scott (2009), A. Benveniste et A. Miranda (2011). De même, les sexualités ont une histoire (Rebreyend 2005).

Que le genre reste ou non une catégorie utile d'analyse – historique ou autre – me paraît reposer moins sur le terme lui-même que sur les utilisations critiques que nous continuons d'en faire. Trop souvent, « genre » connote une approche programmatique ou méthodologique dans laquelle les sens donnés à « hommes » et « femmes » sont vus comme immuables ; l'enjeu consiste à décrire des rôles qui diffèrent, plutôt qu'à les interroger. Je pense que le genre ne peut demeurer utile que s'il dépasse cette approche, s'il est pris comme une invitation à réfléchir sur un mode critique à la manière dont les significations des corps sexués sont produites en relation les unes avec les autres, à s'interroger sur la manière dont ces significations se déploient et se modifient. Il ne faudrait pas se concentrer sur les rôles assignés aux hommes et aux femmes mais sur la construction de la différence sexuelle elle-même. (Scott 2009, p. 9)

Jusqu'à présent, les chercheurs ont peu investi le sujet, ils n'en ont, semble-t-il, pas vu la nécessité, pour ne pas dire la pertinence théorique. Pourquoi une telle indifférence à la dimension sexuée de l'interaction enquêteur(trice)-enquêté(e), en particulier en sociologie ? Pourquoi un tel refoulement ? Pour quelle raison lui préfère-t-on a priori la dimension de la classe et plus récemment celle de la race ? Le sexe de l'enquête renvoie-t-il à l'indicible, à une dimension jugée trop intime et, par ricochet, peu objectivable ? Pourtant, la dimension sexuée de l'identité s'impose anthropologiquement parlant. Selon Françoise Héritier (1996), l'observation de la différence entre le masculin et le féminin est au fondement de toute pensée, elle est ce butoir sur lequel se greffent d'autres oppositions binaires – le petit opposé au grand, le léger opposé au lourd... Irréductible, elle ouvre sur une pensée classificatoire et hiérarchique, c'est sur sa base que s'établirait la « valence différentielle des sexes », cette construction sociale qui assure la promotion de la domination sociale du masculin sur le féminin. Dans la vie quotidienne, Eleanor Maccoby repère la force sociale des étiquetages :

Il est vraisemblable que, dans toute relation, les êtres humains codent de manière presque automatique le sexe des autres. Ce codage est rapide et peut être inconscient. Reste à savoir quelle importance il a. Dans certaines situations, et pour certains usages sociaux, nous pouvons ne pas prendre en compte le sexe de nos partenaires sociaux, alors même que nous l'avons codé. Dans d'autres circonstances, il est de la plus grande importance. (Maccoby 1990, p. 25)

Pourrait-il en être autrement en situation d'enquête sociologique ou ethnologique, même si l'on est sensible à des effets de « porosité des genres » (Lecestre-Rollier 2012)⁶ ?

C'est en partant de l'analyse d'expériences de sociologues et d'ethnologues, hommes et femmes, que nous espérons contribuer à soulever la question du « sexe de l'enquête », explorer les manières dont se construit le genre en

6 Même dans le cadre de sociétés organisées autour d'une division sexuelle du travail assez stricte comme dans le Haut Atlas marocain, des aménagements liés aux circonstances sont en effet observables. Les frontières entre les sexes existent, mais elles sont souples, condition nécessaire pour que les ajustements normatifs puissent continuer de contribuer efficacement à produire des différences entre les sexes.

enquête. Le choix de revenir sur les pratiques d'investigation est-il le fruit du hasard, doit-il être attribué au fait que nous sommes deux femmes ? Si l'on en croit les stéréotypes relatifs à la division sexuelle du travail, les femmes seraient plus enclines aux recherches empiriques et aux approches méthodologiques – quand les hommes seraient portés au développement théorique. De même, elles seraient plus sensibles aux thèmes de recherche faisant écho aux liens sociaux, à la famille et à l'intime, thématiques effectivement retenues pour appréhender les rapports de sexe dans l'enquête. De la sorte, nous confortons, d'une certaine manière, les préjugés associés au féminin. Mais il y a autre chose. Sans être militantes avérées, sans revendiquer une attache particulière aux *gender studies* – est-ce un effet de génération ? –, nous sommes toutes les deux, et ce depuis longtemps, fortement intéressées par les questions qui traitent des rapports entre le féminin et le masculin et entre les femmes et les hommes. Nos recherches, et pour Catherine Pugeault également certains de ses enseignements – en méthodologie d'enquête, en sociologie des inégalités de genre et en sociologie de la communication –, nous ont conduites à interroger les rapports sociaux de sexe en revenant sur nos propres pratiques. Ce retour réflexif a certainement été renforcé pour Anne Monjaret par la rédaction d'un mémoire d'habilitation à diriger des recherches qui tentait de croiser les deux disciplines, l'ethnologie et la sociologie, leurs champs et leurs méthodes d'enquête – l'ethnographie en particulier (Monjaret 2008). Le questionnement proposé dans cet ouvrage s'inscrit donc dans un cheminement scientifique qui prolonge des enseignements et des recherches, et il prend sens dans un contexte intellectuel dynamique portant la marque des réflexions contemporaines sur l'héritage féministe (Copans 1999 ; Ghasarian 2002 ; Rochefort et Zancarini-Fournel 2005), la transformation des identités sexuelles (Giddens 2004), le débat social et politique sur les questions sexuelles (Fabre, Fassin 2003), le genre dans les différentes disciplines en sciences sociales⁷ et le « trouble dans le genre » discuté en

7 Sur ce dernier point, des articles, chapitres d'ouvrages et bibliographies critiques de synthèse permettent de dresser le panorama des travaux croisant genre et histoire, genre et démographie, genre et anthropologie, genre et sociologie et économie du travail, genre et géographie, genre et sciences politiques, genre, sciences et techniques, genre et sexualité... Voir entre autres I. Clair (2012), M. Blidon (2012), A. Jégou, A. Chabrol et É. de Bélizal (2012), É. Anstett et M.-L. Gélard (2012), A. Benveniste et A. Miranda (2011), J. Jenson et É. Lépinard (2009), C. Hamel (2006), M. Maruani (2005), M. Cacouault et D. Gardey (2005), C. Bard, C. Baudelot et J. Mossuz-Lavau (2004), K. Kateb et D. Diguët (2004), J. Laufer, C. Marry et M. Maruani (2001 et 2003), D. Chabaud-Rychter et D. Gardey (2002), L. Bazin, R. Mendès-Leite et C. Quiminal (2000), D. Gardey et L. Löwy (2000), N. Échard et M. Selim (1991). Au moment de déposer ce manuscrit, signalons une ultime publication : J. Gothuey *et al.* (2012). En ce qui concerne les revues, rappelons quelques créations : 1991, les *Cahiers du Gedisst* devenus en 1997 les *Cahiers du Genre* ; 1995, *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés* devenue en 2013 *Clio. Femmes, Genre, Histoire* ; 1995, *Les Cahiers du Mage* ; 1999, *Travail, genre et sociétés* ; 2007, *Genre et histoire*, et 2009, *Genre, sexualité & société* (les deux dernières revues sont électroniques). Ces supports sont l'expression d'un fort engouement pour les questions de genre.

philosophie (Butler 2005). Par ailleurs, depuis la seconde moitié des années 2000, on observe un intérêt grandissant en sciences sociales pour les pratiques de l'enquête, notamment celles qui questionnent l'influence du sexe, et même de la sexualité de l'enquêteur(trice) et des enquêté(e)s sur le « terrain »⁸.

Il semble que les ethnologues et notamment les femmes soient les plus attentifs en la matière, du moins depuis les années 1990 (par exemple Échard, Selim 1991 ; Jonckers, Carré, Dupré 1999). Il n'empêche, la production française sur ces thématiques apparaît réduite et, surtout, récente au regard de travaux anglo-saxons plus abondants depuis les années 1970. L'analyse des publications sur le sujet montre que les réflexions sur le sexe de l'enquête sont de nos jours encore peu développées. Les Américain(e)s dominent le champ d'études⁹. Dans l'attente d'une comparaison internationale, la première contribution de cet ouvrage propose une revue de la littérature scientifique en anthropologie/ethnologie et en sociologie afin de saisir les grands traits de l'évolution des approches et des questionnements méthodologiques en France.

Au terme de ce cadrage initial, une précision s'impose compte tenu de ce contexte riche mais complexe : nous ne nous appuyons pas sur une double définition de départ du « sexe » et du « genre », nous inspirant sur ce point des constats établis par Joan W. Scott dès le début de la décennie 2000. En effet, le genre est devenu une « routine » (Scott 2010, p. 105). L'auteure critique la « corruption » associée à l'emploi du concept, hier catégorie critique utile, aujourd'hui galvaudée, par le grand public comme par les universitaires. À la fin des années 1990, aux États-Unis et à l'ONU, le « genre est devenu d'un usage courant, communément proposé comme un synonyme de femmes, de différences entre les sexes, de sexe » (*ibid.*, p. 113). D'où la tentation de l'historienne d'abandonner la catégorie pour lui préférer celle de différence des sexes, ou même celle de sexe biologique « en tant que variables conceptuelles et historiques » (*ibid.*)¹⁰. Il ne s'agit pas ici de trancher le débat en proposant une nouvelle définition du sexe ou du genre – nous laissons ce questionnement aux spécialistes. C'est l'entrée méthodologique qui est privilégiée, le genre permettant d'interroger la production scientifique en acte, à partir d'un fil rouge, ni plus ni moins.

8 Nous nous appuyons sur une définition de travail relativement large du terme « terrain », ici associé à des approches empiriques impliquant une ou plusieurs rencontres entre enquêteur(trice)s et enquêté(e)s. Nous ne renvoyons pas le terrain aux seules pratiques supposant l'installation d'un(e) enquêteur(trice) dans un milieu d'inter-connaissance. Une définition restrictive du terrain ne conviendrait à l'évidence pas pour qualifier la plupart des enquêtes sociologiques.

9 Les principales contributions anglophones citées abordant la question du sexe de l'enquête apparaissent dans le texte suivant.

10 L'auteure s'inquiète de la diffusion du point de vue sociobiologiste et psycho-évolutionniste, qui « occupe maintenant une position de force pour annuler, si ce n'est inverser, cent années de critique féministe » (Scott 2010, p. 94). Elle appelle à un sursaut pour contrer les effets de la pensée du déterminisme biologique.

2. Premiers questionnements

En 2006, nous entamions un dialogue interdisciplinaire à l'appui d'expériences dévoilant les coulisses de la recherche. La comparaison des pratiques visait le repérage de situations probables, avec l'espoir résiduel d'en induire quelques « ficelles du métier », pour reprendre la formule de Howard S. Becker (2002). Nous nous posions alors une série de questions : comment et dans quelle mesure le sexe de l'enquêteur(trice) et celui de l'enquêté(e) influencent-ils la pratique d'enquête en orientant les attitudes et les choix théoriques du chercheur ou de la chercheuse sur le terrain ? Comment cette interaction soutient-elle la définition sociale des féminités et des masculinités dans un contexte caractérisé par de fortes mutations culturelles¹¹ ? Pour apporter des éléments de réponses et objectiver l'existence d'un ordre sexué de l'enquête, il fallait miser sur des contributions diversifiées. La démarche invitait à retenir des intervenant(e)s des deux sexes, des sociologues et des ethnologues, des chercheur(e)s de génération et de position institutionnelle diverses. Il s'agissait aussi de faire varier les méthodes qualitatives (ethnographie, entretiens, etc.) et leurs outils (notes, enregistrement audio et audiovisuel, Internet, etc.). Il s'agissait encore d'intégrer l'effet des conditions de réalisation de l'enquête : est-il équivalent d'enquêter en solo, en binôme (voire en couple) ou en équipe, avec ou sans délégation, avec ou sans interprète – quand la recherche suppose le recours à une langue étrangère ? Pour appréhender les impacts des conditions de réalisation d'enquête le moins grossièrement possible, il semblait par ailleurs indispensable de diversifier les contextes sexués de l'enquête, autrement dit d'envisager les différents cas théoriques potentiellement observables selon le sexe de l'enquêteur(trice) et celui de l'enquêté(e) : il n'est sans doute pas indifférent d'être un homme en milieu social masculin, en milieu féminin ou dans un univers mixte, le raisonnement valant pour une femme en milieu masculin, féminin ou mixte. De même, il y a certainement lieu de s'interroger sur les effets de l'orientation sexuelle sur la logique de l'enquête. Tenir compte de toutes ces dimensions n'était pas simple. Néanmoins, sans tomber dans la croyance naïve en un sommaire idéal, nous avons recherché une hétérogénéité des contributions, en espérant qu'elle favorise l'accès à une gamme élargie d'activités de terrain. Seule une telle ouverture peut aider les chercheur(e)s à avancer sur la voie de l'identification des

11 Un séminaire (2006-2007) a permis d'affiner la réflexion. Il invitait à saisir objectivement les modalités complexes de la production et du déploiement de connaissances, à restituer les constructions du sens de l'enquête dans le cadre des protocoles ethnologiques et sociologiques, à valoriser l'expression de la réflexivité des chercheurs, hommes ou femmes, dans des travaux en cours ou achevés et réinterprétés. L'enquête empirique était privilégiée, notamment l'enquête par entretien, observation participante.

variantes et de quelques convergences attachées aux situations d'enquête. C'est la pluralité des expériences qui a retenu notre attention, avec le souci d'éviter la conduite d'une réflexion unisexe déclinée au « masculin neutre », gynocentrée – d'autant plus que nous sommes deux femmes –, ou androcentrée – ne donnant la parole qu'à des hommes –, ou encore d'une réflexion strictement hétérocentrée ou homocentrée.

3. Relations d'enquêtes, relations sociales

Pour préserver le recueil d'expériences hétérogènes, la demande transmise aux contributeurs et contributrices était relativement large. Chacun(e) était invité(e) à caractériser les conditions de sa recherche, à revenir pour les situer sur son parcours professionnel, à analyser le choix de son objet, à présenter son terrain et à évoquer le travail d'écriture qui avait suivi, en soulignant tout ce que le protocole d'enquête et la progression de la recherche devaient aux effets de sexe. Les modes de restitution des travaux montrent la difficulté d'aborder la question du sexe de l'enquête, et ce même si l'on observe un engouement certain de la part des chercheur(e)s en sciences sociales pour le questionnement méthodologique. Concrètement, malgré la bonne volonté de chacun(e), il est apparu qu'il n'était pas simple de répondre aux attentes liées à l'exercice d'explicitation proposé, les ethnologues faisant peut-être preuve d'une plus grande aisance dans la mesure où leur participation au dispositif d'enquête les conduit de manière plus évidente que les sociologues au retour réflexif : objectiver les effets de leur implication relève pour eux d'un principe acquis. La plupart des intervenants ou intervenantes n'ont cependant pas relaté le processus de construction de la recherche dans son intégralité, ils ou elles se sont le plus souvent focalisés sur l'étape du terrain, laissant de côté l'interprétation de la dimension sexuée de leur identité dans le choix personnel de leur objet d'étude (l'amont de l'enquête), comme dans l'élaboration de leurs hypothèses et, enfin, de leur écriture (l'aval de l'enquête). L'analyse des interactions vécues au fil des rencontres concrètes semblait primer. La revisite de travaux achevés permettait à leurs auteur(e)s de mettre en lumière la dynamique des attitudes et comportements mobilisés, en révélant des jeux relationnels variables selon les situations : certains renvoyaient à des choix délibérés de l'enquêteur ou enquêtrice, d'autres étaient subis. Parfois aussi, des relations potentielles ne se développaient pas, formant en quelque sorte un angle mort de l'enquête. L'influence de la configuration du rapport sexué sur la relation d'enquête peut peser diversement, être un atout ou un frein – ou l'un et l'autre à des moments différents de la même enquête. Il n'empêche, s'il fut plusieurs fois fait référence au sexe, à la situation familiale ou au statut social des enquêté(e)s, les enquêteurs ou enquêtrices ont rarement fait

état de leur positionnement relatif en la matière. Ils ont préféré présenter ce qui contraint l'interaction du point de vue des caractéristiques des seul(e)s enquêté(e)s. Nous en saurons en revanche un peu plus sur les effets relationnels associés au fait d'enquêter seul ou en binôme – hétérosexué/homosexué, renvoyant ou non à un couple dans la sphère privée, homogame du point de vue de l'âge ou non, rassemblant un(e) enquêteur(trice) et un(e) interprète... La co-présence de deux enquêteur(trice)s ou d'un(e) enquêteur(trice) et d'un(e) interprète crée une configuration plus complexe et peut rendre plus délicate l'identification d'effets comportementaux. Elle demande davantage d'attention pour décrypter ce que la situation doit à l'existence de liens de hiérarchie et de concurrence, de rapports de séduction aussi, qui tous à leur manière peuvent troubler ou enrichir le travail de l'enquête et qui tous doivent conduire à se poser la question de la domination en situation de recherche (Mauger 1991 ; Bourdieu 1998).

Il n'est pas commode de cerner de façon détaillée sa place dans le jeu relationnel, de décoder l'effet de son sexe et de celui des autres. Observer l'autre est plus facile que s'observer soi. Parler de l'autre est plus facile que parler de soi. Pourtant, le rapport d'enquête est co-structuré dans et par l'interaction entre celui ou celle qui le provoque et celui ou celle qui l'autorise par sa participation. Rendre compte d'un entretien singulier ou d'une observation isolée renvoie toujours pour partie à la réinscription de cet entretien et de cette observation dans son contexte signifiant, informé par la dynamique relationnelle. Le rapport enquêteur(trice)-enquêté(e) peut en ce sens être comparé à une « conversation » – il faudra se demander jusqu'où elle est ordinaire –, qui traduit quelque chose de plus que des mots, qui exprime en quelque sorte la place des locuteurs ou locutrices dans l'ordre du monde, des jeux de proximité et de distance, des manières d'être à soi et à autrui (Abel 2006). C'est la sexuation de cet ordre du monde qu'interroge ce livre.

4. Jeux d'enquêtes, jeux d'identités, jeux d'identification

C'est dans ce contexte que sont ici saisis les rapports d'enquête interprétés comme des jeux sociaux engageant distance et proximité, dans un environnement normatif où les interactions sexuées peuvent paraître brouillées. Il s'agit de mieux cerner les modalités concrètes des relations hommes-femmes, hommes-hommes et femmes-femmes, leur caractère plus ou moins intime en situation d'enquête et dans la vie sociale. Pour disposer de textes homogènes et relativement comparables, nous avons proposé aux auteur(e)s d'aborder les différentes étapes de la recherche, de la mise en place du protocole d'enquête à la négociation du terrain, de la conduite de l'enquête à l'écriture. Concrètement, les demandes transmises couvraient plusieurs groupes de questions.

Certaines renvoient au cadrage global de l'enquête¹². D'autres ciblent la dimension relationnelle du rapport d'enquête, ses caractéristiques émotionnelles, de l'engagement indifférent à la séduction. Le champ des entrées retenues est pour cette raison très large (présentation de soi, assignation de place, climat relationnel...)¹³. Enfin, d'autres encore explorent la dimension sexuée de la relation d'enquête sur la base de l'identification du sexe et de l'orientation sexuelle supposée des protagonistes¹⁴. Le questionnement vise le jeu des positions relatives engagées sur et par le terrain. Les milieux enquêtés sont-ils féminisés, masculinisés, mixtes ? L'enquêteur, ou enquêtrice, a-t-il abordé le terrain en se posant la question du genre ? La problématique est-elle apparue en cours d'enquête ? Les enquêté(e)s renvoient-ils d'une manière ou d'une autre l'enquêteur à sa masculinité, l'enquêtrice à sa féminité ? La différence sexuelle oblige-t-elle l'enquêté(e) à expliciter son propos pour se faire mieux comprendre, l'identité sexuelle libère-t-elle la parole ? Symétriquement, peut-on repérer des effets négatifs de l'identité sexuelle ou de la différence et/ou de l'orientation sexuelle de l'enquêteur ou enquêtrice sur l'enquête et la construction de l'objet (risques d'ethnocentrisme féminin, d'androcentrisme, production de représentations sexuées des objets de recherche) ?

5. Pratiques d'enquêtes et réflexivité : pour une juste mesure

Ce livre questionne le métier de sociologue et le métier d'ethnologue en isolant l'effet du positionnement sexué sur la possibilité d'enquêter plus ou moins aisément sur une activité sociale. Cette orientation suppose un choix, mais ne doit pas impliquer une attitude naïve : il ne s'agit pas de préjuger l'existence d'une influence autonome d'une variable, mais d'estimer sa contribution dans

- 12 Sont par exemple visés : les motivations personnelles dans le choix de l'objet ; la présence et la valorisation de l'objet de recherche et du terrain dans le champ sociologique et anthropologique ; les représentations sociales et politiques communes (non scientifiques) des terrains retenus ; le choix de la méthode d'enquête et la répartition des rôles au sein de l'équipe de recherche le cas échéant ; les effets d'échantillonnage (maîtrisés ou subis par l'enquêteur ou enquêtrice) ; et enfin, la dimension déontologique du travail d'enquête.
- 13 Quelle représentation l'enquêté(e) pouvait-il(elle) avoir de l'enquêteur ou enquêtrice au départ ? Les assignations de place variaient-elles au fil de l'enquête ? Quels types de rapports sociaux ont été établis avec les enquêté(e)s selon les contextes (univers institutionnel, milieu d'inter-connaissance...) ? Jusqu'où permettaient-ils d'instaurer un climat de confiance favorable aux confidences, à la complicité, à des formes de réassurance ? Dans quels cas ces rapports sont-ils demeurés marqués par la méfiance ? Qu'en est-il de l'interférence de la sexualité dans la relation d'enquête ?
- 14 L'orientation sexuelle de l'enquêteur ou enquêtrice n'ayant le plus souvent pas de raison d'être énoncée et affichée, elle peut faire l'objet d'erreurs de codage. Sur un terrain étranger, l'un des intervenants du séminaire fut de fait invité par des informatrices locales à s'intéresser aux jeunes femmes de la société qu'il était venu étudier. Celles-ci supposaient à l'évidence qu'il était hétérosexuel, ce qui n'était pas le cas.

la configuration sociale spécifique donnant sens aux échanges noués entre l'enquêteur(trice) et les enquêté(e)s dans le cadre dynamique de la recherche. Il convient ainsi de ne pas perdre de vue que dans les situations d'interactions concrètes, l'effet du sexe se combine obligatoirement à d'autres influences liées à l'âge, à l'appartenance générationnelle, au milieu social, à la race des protagonistes impliqués sur le terrain... De même, l'intégration des effets de statut impliqués dans l'enquête paraît s'imposer : la marge de manœuvre d'un enquêteur ou d'une enquêtrice n'est pas identique dans le cadre d'une thèse de doctorat, de la réponse à un appel d'offres, d'une enquête financée... Ces remarques ne permettent toutefois pas de rendre compte d'une spécificité de la relation d'enquête comparativement à une relation sociale ordinaire. On peut d'ailleurs se demander si la relation d'enquête est une relation quelconque ou une « relation à part » (Fournier 2006). La réponse que l'on peut proposer à cette interrogation ne va pas de soi et ouvre par ricochet sur de nouvelles questions. L'existence d'un lien minimal d'intimité est-elle un moteur essentiel de la relation d'enquête ? L'empathie est-elle une condition de la recherche ? L'enquêté(e) est-il ou est-elle seul(e) à devoir se dévoiler ? Si le rapport d'enquête est un rapport social, ne faut-il pas intégrer dans l'analyse la connaissance des caractéristiques personnelles de l'enquêteur ou enquêtrice, son sexe – voire son orientation sexuelle –, son âge, son statut matrimonial, son positionnement social, etc. ?

Jusqu'où la sociologie du sociologue ou de l'ethnologue appelée de ses vœux par Pierre Bourdieu se justifie-t-elle cependant ? Ne verse-t-on pas dans un purisme méthodologique déplacé en exigeant la divulgation des caractéristiques de l'enquêteur ou enquêtrice ? La valorisation de la réflexivité est-elle sans limites, ne peut-on penser que sa mise en œuvre fait sens tant qu'elle sert l'ambition objectivante du protocole de recherche, mais qu'elle se confond avec un épanchement subjectiviste quand l'énoncé d'une qualité est sans intérêt démonstratif pour la recherche ? Pour mieux explorer ces interrogations dès qu'elles croisent la question du sexe et du genre, nous avons tenté de ne pas nous placer du seul côté des chercheur(e)s, d'écouter la voix des enquêté(e)s, de ne pas réduire l'analyse à l'examen d'une opposition sexuée entre le masculin et le féminin, d'étendre quelque peu le champ d'investigation sur les effets de l'identité sexuelle à la prise en considération de ceux de l'orientation sexuelle, de questionner enfin l'irruption de la sexualité dans la logique d'enquête. Le sexe de l'enquête n'est pas inscrit dans la biologie du corps de l'enquêteur ou enquêtrice, pas plus qu'il ne renvoie à la nature sexuée des corps enquêtés : il est lui-même une affaire de genre – voire une affaire politique –, dont il ne serait pas inintéressant de mieux connaître l'histoire pour montrer combien chaque situation peut être analysée comme une configuration sexuée et sexualisée co-structurée par des jeux relationnels renvoyant à des dimensions

multiples de l'identité sociale et personnelle des acteurs sociaux en présence, enquêteur(trice)s comme enquêté(e)s.

Après une première contribution sondant la littérature ethnologique et sociologique en France, les trois parties de cet ouvrage discutent chacune à leur manière la question des relations entre enquêteur(trice)s et enquêté(e)s à partir des expériences de terrain relatées par les auteur(e)s : relations sociales pour la première partie, relations sexuées pour la deuxième, relations sexualisées pour la troisième. Et à l'appui de ces trois entrées, nous chercherons à comprendre au fil des contributions ce que le sexe fait à l'enquête, et ce que l'enquête fait au sexe.

Références

- ABEL Olivier, 2006, *La conversation*, Paris, Gallimard.
- ANSTETT Élisabeth, GÉLARD Marie-Luce dir., 2012, *Les objets ont-ils un genre ? Culture matérielle et production sociale des identités sexuées*, Paris, Armand Colin.
- BARD Christine, BAUDELLOT Christian, MOSSUZ-LAVAU Janine dir., 2004, *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, La Martinière.
- BAZIN Laurent, MENDÈS-LEITE Rommel, QUIMINAL Catherine dir., 2000, *Anthropologie des sexualités*, n° 82-83 du *Journal des anthropologues*.
- BECKER Howard S., 2002 [1998], *Les ficelles du métier. Conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- BENVENISTE Annie, MIRANDA Adelina dir., 2011, *Les rapports de sexe sont-ils solubles dans le genre ?* n° 124-125 du *Journal des anthropologues*.
- BLIDON Marianne, 2012, « Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? Quelques leçons autour d'une injonction », *Annales de géographie*, n° 687-688, p. 525-542.
- BOURDIEU Pierre, 1998, *La domination masculine*, Paris, Seuil.
- BROQUA Christophe, 2009, « L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant », *Genèses*, n° 5, p. 109-124.
- BUTLER Judith, 2005 [1990], *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.
- CACOUAULT Marianne, GARDEY Delphine dir., 2005, *Sciences, recherche et genre*, n° 14 de *Travail, genre et sociétés*.
- CHABAUD-RYCHTER Danielle, GARDEY Delphine dir., 2002, *L'engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- CLAIR Isabelle, 2012, *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin.
- COPANS Jean, 1999, *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan.
- ÉCHARD Nicole, SELIM Monique dir., 1991, *Anthropologie des sexes, sexes des anthropologues*, n° 45 du *Journal des anthropologues*.
- FABRE Clarisse, FASSIN Éric, 2003, *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles*, Paris, Belfond.
- FALQUET Jules, HIRATA Helena, KERGOAT Danièle, 2010, *Le sexe de la mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po.
- FILLIEULE Olivier, ROUX Patricia, 2009, *Le sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po.
- FOURNIER Pierre, 2006, « Le sexe et l'âge de l'ethnologue : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur », *Ethnographiques.org*, n° 11. En ligne : [<http://www.ethnographiques.org/2006/Fournier.html>].

- GARDEY Delphine, LÖWY Llana dir., 2000, *L'invention du naturel. Les sciences et la fabrication du féminin et masculin*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- GHASARIAN Christian dir., 2002, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin.
- GIDDENS Anthony, 2004, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Rodez, Le Rouergue - Chambon.
- GOTHUEY Julie et al. dir., 2012, *Enquêter sur le genre. Terrains et pratiques*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- HAMEL Christelle dir., 2006, « Bibliographie critique : La recherche en sciences sociales sur la sexualité », *Population*, vol. 61, n° 3, p. 345-380.
- HÉRITIER Françoise, 1996, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.
- ION Jacques, 2005, « Brève généalogie de la "question individualiste" », *Politiques de l'individualisme. Entre sociologie et philosophie*, P. Corcuff, J. Ion, F. de Singly dir., Paris, Textuel.
- JÉGOU Anne, CHABROL Antoine, BÉLIZAL Édouard de, 2012, « Rapports genrés au terrain en géographie physique », *Géographie et cultures*, n° 83, p. 33-50.
- JENSON Jane, LÉPINARD Éléonore, 2009, « Penser le genre en science politique. Vers une typologie des usages du concept », *Revue française de science politique*, vol. 59, n° 2, p. 183-201.
- JONCKERS Danielle, CARRÉ Renée, DUPRÉ Marie-Claude dir., 1999, *Femmes plurielles. Les représentations des femmes : discours, normes et conduites*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- KATEB Kamel, DIGUET Dominique, 2004, « L'approche scientifique du genre en France » (bibliographie critique), M. Jaspard, unité Démographie, genre et sociétés dir., *Population*, vol. 59, n° 1, p. 161-194.
- LAQUEUR Thomas, 1992, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard.
- LAUFER Jacqueline, MARRY Catherine, MARUANI Margaret dir., 2001, *Masculin-Féminin : questions pour les sciences de l'homme*, Paris, PUF.
- LAUFER Jacqueline, MARRY Catherine, MARUANI Margaret dir., 2003, *Le travail du genre. Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*, Paris, La Découverte - MAGE.
- LECESTRE-ROLLIER Béatrice, 2012, « Dichotomie homme/femme ou porosité des genres ? Activités, techniques et objets dans le Haut Atlas marocain », *Les objets ont-ils un genre ? Culture matérielle et production sociale des identités sexuées*, É. Anstett, M.-L. Gélard dir., Paris, Armand Colin, p. 191-205.
- LENCLUD Gérard, 1992, « Le grand partage ou la tentation ethnologique », *Vers une ethnologie du présent*, D. Fabre dir., Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (Ethnologie de la France – Cahier 7), p. 8-38.
- MACCOBY Eleanor, 1990, « Le sexe, catégorie sociale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 83, p. 16-26.
- MARUANI Margaret dir., 2005, *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- MATHIEU Nicole-Claude, 2000, « Sexe et genre », *Dictionnaire critique du féminisme*, H. Hirata, F. Laborie, H. Le Doaré, D. Senotier dir., Paris, PUF, p. 191-200.
- MAUGER Gérard, 1991, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, p. 125-143.
- MONJARET Anne, 2008, *Penser le continuum travail et hors travail : comment, pourquoi et sous quelle forme ?* mémoire d'habilitation à diriger des recherches, O. Schwartz dir., Université Paris Descartes.
- REBREYEND Anne-Claire, 2005, « Comment écrire l'histoire des sexualités au xx^e siècle ?

- Bilan historiographique comparé français/anglo-américain», *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 22, p. 185-209.
- ROCHEFORT Florence, ZANCARINI-FOURNEL Michelle, 2005, « Du féminisme des années 1970 aux débats contemporains », *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*, M. Maruani dir., Paris, La Découverte, p. 347-355.
- SCOTT Joan W., 2009, « Le genre : une catégorie d'analyse toujours utile ? », *Diogène*, n° 225, p. 5-14.
- 2010, « Fantômes du millénaire : le futur du "genre" au XXI^e siècle », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 32, p. 89-117.

ENS ÉDITIONS

